

Keith Hopkins et Mary Beard

LE COLISÉE

L'histoire et le mythe

Tallandier

LE COLISÉE

Keith Hopkins et Mary Beard

LE COLISÉE

L'histoire et le mythe

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni)
par Johan-Frederik Hel Guedj

Tallandier

Titre original : *The Colosseum*

© Mary Beard, Keith Hopkins, 2005, 2006, 2011.

© Éditions Tallandier, 2019 pour la traduction française
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com

ISBN : 979-10-210-3376-4

Préface

Le Colisée est le monument le plus célèbre – et le plus instantanément reconnaissable – du monde classique qui existe encore de nos jours. Si célèbre, en réalité, que pendant plus de soixante-dix ans, entre 1928 et 2000, un fragment de ses colonnades ô combien caractéristiques figurait sur les médailles décernées aux athlètes victorieux des Jeux olympiques, comme un symbole de classicisme, un rappel de l'ancêtre antique des Jeux modernes.

Ce fut seulement aux jeux de Sydney, en 2000, que ce choix suscita la controverse. Des journaux britanniques (la plupart ignoraient que depuis plus d'un demi-siècle déjà le Colisée ornait les médailles olympiques) se plurent à ridiculiser l'ignorance de nos congénères des antipodes auxquels avait apparemment échappé un fait pourtant simple : le Colisée était romain et les Jeux, grecs. La presse australo-hellène crut bon de prendre même davantage de hauteur. Un éditorialiste d'origine grecque fulminait

LE COLISÉE

en ces termes : « Le Colisée est un stade où coulait le sang. Il n'a pas à être associé aux idéaux de paix et de fraternité des Jeux¹. »

Le Comité international olympique se livra à quelques contorsions, mais tint bon. Ayant déjà réussi à empêcher les organisateurs des Jeux de remplacer le Colisée par la silhouette de l'Opéra de Sydney, ses membres avaient sans doute eu le temps d'affûter leurs arguments. Ce dessin, insistaient-ils, avait un caractère international et ne reprenait absolument pas le Colisée romain en tant que tel, mais plutôt un Colisée « générique » : « Peu importe à nos yeux qu'il s'agisse du Colisée ou du Parthénon. L'important, c'est que ce soit un stade. »

Sans surprise, lorsque les Jeux se tinrent (à nouveau) en Grèce, en 2004, le motif du Colisée avait été remplacé. Un très solennel Comité de modification du dessin de la médaille olympique proposa un nouveau motif, d'inspiration grecque et instantanément identifiable : une figure de la Victoire qui survole le stade panathénaïque construit à Athènes pour accueillir les premiers Jeux modernes en 1896. Pourtant, à ce jour, les questions soulevées par cette controverse au sujet du Colisée demeurent. Quel en était l'usage originel ? (Certainement pas l'organisation de courses, signalées par le char miniature également représenté

1. L'Australie compte une importante population d'origine hel-lène : Melbourne est la troisième ville grecque du monde. (*N.d.T.*)

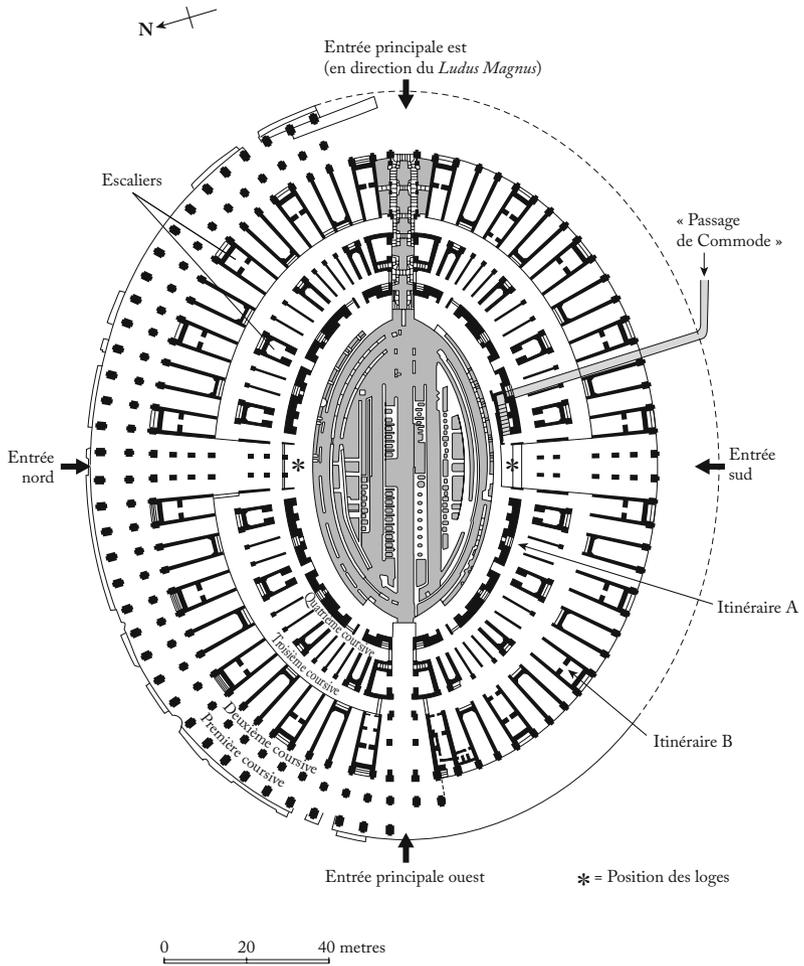
PRÉFACE

sur cette médaille.) Quelle devrait être notre réaction, aujourd'hui, face aux combats sanglants des gladiateurs qui ont finalement défini son image dans la culture moderne ? Pourquoi ce monument est-il aussi connu ?

Ce ne sont là que quelques-unes des questions auxquelles nous tentons de répondre dans ce livre.



1. La médaille olympique des Jeux de Sydney (2000) reprend la silhouette caractéristique du Colisée, qui se dresse ici derrière la déesse de la Victoire et un char en pleine course. Le « comble de l'ignorance », se plaignit un journal grec en Australie.



I. Plan du Colisée

Le Colisée aujourd'hui...

LE COLISÉE AU CLAIR DE LUNE

En 1843, la première édition du *Murray's Handbook to Central Italy*, guide de poche et compagnon de voyage indispensable du touriste aisé de l'époque victorienne, recommandait avec enthousiasme la visite du Colisée (ou du « Coliseum », ainsi que son nom était couramment orthographié à l'époque). À bien des égards, avertissait l'auteur, Rome se révélerait malcommode ou décevante. Pour le visiteur britannique occasionnel, le système romain de mesure du temps était tout simplement déconcertant ; ses horloges, qui en marquaient l'écoulement sur vingt-quatre heures, étaient réglées pour débiter la journée quatre-vingt-dix minutes après le coucher du soleil, de sorte que l'heure changeait avec les saisons. La cuisine locale laissait beaucoup à désirer (« Un bon restaurateur reste encore l'un des *desiderata* qu'on peut avoir à Rome », se plaignait le *Handbook*, sur un ton quelque peu

dédaigneux). Le logement pouvait aussi s'avérer difficile à trouver, surtout pour ceux qui avaient des exigences particulières – on recommandait aux invalides de chercher des chambres avec « orientation au sud », ou bien on conseillait aux « personnes nerveuses » de « s'installer dans des lieux plus dégagés et plus en hauteur ». Pourtant, on garantissait une chose : le Colisée ne décevrait pas. En fait, cet édifice était encore plus impressionnant dans la réalité que sa réputation ne pouvait le laisser supposer : « Il n'y a pas de monument de la Rome antique qu'artistes et graveurs aient rendu plus familier aux lecteurs de toutes classes [...] et il n'en existe certainement aucun dont les descriptions et les dessins aient été à ce point dépassés par la réalité. » Nul besoin, donc, d'en vanter les qualités ou d'orienter la réaction du visiteur. « Nous ne tenterons pas de devancer les sentiments du voyageur, continuait le *Handbook*, ou de lui imposer la moindre épithète susceptible d'affecter ses impressions, mais nous nous contenterons de lui présenter des faits qui pourront être utiles à son étude de cette ruine. »

Cette introduction était suivie d'un rapide exposé, avec une foule de dates, de dimensions et de chiffres arides à l'appui. La construction débuta sous l'empereur Vespasien en l'an 72 de notre ère, et les cérémonies d'inauguration eurent lieu sous le règne de son fils, Titus, en l'an 80. Le dernier spectacle d'animaux sauvages répertorié dans les arènes eut lieu sous le règne de Théodoric (qui s'éteignit en 526), à moins que l'on ne tienne compte d'un combat de taureaux organisé

LE COLISÉE AUJOURD'HUI...

en 1332. L'ensemble de l'édifice occupait une superficie de 2,4 hectares et fut construit en travertin (associé à de la brique dans sa partie intérieure). Son élévation extérieure comprenait quatre étages, pour une hauteur totale de 157 pieds anglais, soit près de 48 mètres, rythmé de quatre-vingts arches au rez-de-chaussée permettant d'accéder aux gradins et à l'arène. À l'intérieur, cette dernière mesurait 85 mètres de longueur par 54 mètres de largeur et, à l'origine, elle était ceinte de gradins sur quatre niveaux distincts où pouvaient s'asseoir, selon un descriptif romain tardif, 87 000 spectateurs. Et ce n'était là qu'une entrée en matière. Toutefois, bien dans le style traditionnel des guides, la pilule de faits et de chiffres était enrobée de quelques mythes, anecdotes ou autres connaissances ésotériques. C'est ce qui explique la référence à une histoire diffusée par l'Église qui, avec de pieuses intentions, affirmait que l'architecte du Colisée était en fait un martyr chrétien du nom de Gaudentius. C'est aussi la raison de la présence d'une allusion au projet du pape Sixte V, au XVI^e siècle, de convertir le bâtiment entier en filature de laine agrémentée de boutiques sous les arcades, un projet qui, bien qu'abandonné, eut un coût financier énorme pour le souverain pontife. Il convenait aussi de rectifier quelques idées erronées. Ces petits orifices énigmatiques un peu partout sur le bâtiment ne servaient pas, comme l'avaient prétendu beaucoup d'observateurs, à enfiler les longues perches qui soutenaient les échoppes dressées à l'occasion des foires qui s'y tenaient au Moyen Âge. C'étaient au contraire

des trous que les colporteurs entreprenants de l'époque médiévale avaient creusés pour en desceller les ferrures qui maintenaient les blocs entre eux et décamper avec (et l'on considère aujourd'hui encore que cette explication est la bonne).

Le *Handbook* proposait aussi des indications utiles sur la manière de profiter au mieux de sa visite. À l'époque comme de nos jours, l'important était de monter le plus en hauteur possible dans le bâtiment. Pour le visiteur de l'époque victorienne, un escalier spécial avait été construit afin de permettre l'accès aux étages supérieurs « et de là jusqu'au parapet ». De là-haut, où l'on avait vue sur le Colisée proprement dit et sur de hauts lieux de l'Antiquité comme l'arc de Constantin, le mont Palatin et le Forum romain, « le spectacle [...] est l'un des plus impressionnants du monde ». Si ce style de propos frôlait diablement la « tentative d'influencer les impressions du voyageur », c'était encore plus le cas de l'insistance que mettait l'auteur à lui signaler que cette vue est encore plus belle la nuit, au clair de l'astre nocturne : « Rares sont les voyageurs qui résistent à l'envie de visiter ces lieux au clair de lune afin de saisir toute la beauté de la description de *Manfred*, la seule qui ait jamais rendu justice aux merveilles du Colisée. » Comme pour souligner cet aspect, et pour dicter exactement au visiteur sa réaction, un passage conséquent du *Manfred* de Byron était cité, avec sa fameuse comparaison de l'impact de la nuit sur le Colisée (« le cirque sanglant des gladiateurs ») encore debout – malgré la ruine –,

LE COLISÉE AUJOURD'HUI...

et les vestiges misérables et envahis de mauvaises herbes
de ce qui avait été jadis le palais des empereurs romains
(« les appartements de César et les palais d'Auguste »)
sur le mont Palatin :

Je me rappelle qu'au temps de ma jeunesse,
Pendant mes voyages, par une nuit semblable à celle-ci,
Je me trouvai dans l'enceinte du Colisée
Au milieu des plus imposants débris de la puissante Rome.

[...]

Là où habitaient les Césars,
Et où habitent aujourd'hui les oiseaux de la nuit
à la voix discordante,
Au milieu des arbres qui, croissant à travers les créneaux
écroulés,
Enlacent leurs racines à la pierre du foyer impérial,
Le lierre usurpe la place du laurier ; –
Mais le cirque sanglant des gladiateurs est debout encore,
Imposant débris, chef-d'œuvre de ruine,
Tandis que les appartements de César et les palais
d'Auguste
Rampent sur la poussière, décombres ignorés ! –
Et toi, lune errante, tu brillais sur
Tout cet ensemble ! Tu répandais une ample et tendre clarté
Qui adoucissait l'austère rudesse et les teintes heurtées
de ces ruines,
Et comblais en quelque sorte les vides opérés par les siècles,
Laisant sa beauté à ce qui était beau, et rendant beau
ce qui ne l'était pas !

LE COLISÉE

En partie grâce à leur apparition dans le *Handbook*, ces vers devinrent l'une des représentations, l'une des « visions » les plus influentes du Colisée, et furent déclamés sur un ton dramatique ou répétés *sotto voce* par d'innombrables visiteurs de l'époque victorienne (et d'autres plus tardives) lors de leur visite de ce monument.

Au XIX^e siècle, les éditions successives du *Murray's Handbook* continuèrent de souligner que le clair de lune était l'heure idéale pour apprécier le Colisée, ou de fournir des instructions sur l'autorisation spéciale éventuellement nécessaire à cette visite et, si tel était le cas, sur les moyens de se la procurer. En 1862, une autre option encore plus évocatrice s'offrait aux touristes les plus ploutocratiques, un spectacle de lumière réservé à quelques privilégiés : « L'illumination du Colisée de lumières rouges et bleues, un spectacle splendide, peut être organisée, après obtention préalable d'une autorisation de la police, pour un coût de 150 écus, tout compris. » On ose en effet espérer qu'il s'agissait d'une offre « tout compris », car au taux de change avec la livre sterling indiqué dans le *Handbook*, ces 150 écus n'étaient pas loin d'égaliser le salaire annuel d'un travailleur manuel d'âge adulte dans l'Angleterre de l'époque. Il n'est peut-être guère surprenant, après que Rome fut devenue la capitale de l'Italie unifiée, en 1870, que la gestion de telles extravagances ait été reprise par les autorités. L'édition de 1881 du *Handbook* signalait que « l'illumination du Colisée au moyen de lumières blanches, vertes et rouges, un spectacle splendide, a généralement lieu une fois par an, le jour du *Natale di*

LE COLISÉE AUJOURD'HUI...

Roma (le 21 avril), ou à l'occasion de la visite de têtes couronnées dans la Ville éternelle ». Autrement dit, même si la lune se dérobaît au rendez-vous, l'anniversaire de la naissance de Rome offrirait toujours un Colisée baigné d'éclairages spectaculaires.

FIÈVRE ROMAINE

Pourtant, dès que l'on gratte la surface de cette image apparemment optimiste du tourisme au Colisée, certains aspects plus perturbants se font jour. Cela concernait notamment les craintes protestantes d'une « mainmise » catholique sur le monument. C'était une chose que d'avoir planté une croix au milieu de l'arène et une série de tabernacles sur son pourtour, une manière convenable d'honorer la mémoire des martyrs chrétiens qui y auraient perdu la vie. L'idée que baiser la croix, comme l'évoquait le *Handbook*, vous vaudrait une « indulgence de 200 jours » était d'un autre ordre. La « chaire rudimentaire » située à proximité, d'où un moine prêchait chaque vendredi, n'était pas moins curieuse (même si elle offrait aux regards une vignette pittoresque de piété primitive). En tout état de cause, il était « impossible de ne pas être impressionné par la solennité d'un service chrétien dans un décor à ce point associé à l'histoire des prémices de notre foi commune » (même si, en ce temps-là, « notre foi commune » devait relever d'un euphémisme un peu laborieux).

LE COLISÉE

Comme de juste, la question se posait aussi de savoir dans quelle mesure l'image romantique d'un Colisée désert au clair de lune, à laquelle le *Handbook* et d'autres guides faisaient une telle publicité, ne participait pas d'une propagande contre-productive. L'impression que nous en recueillons ailleurs est celle d'un Colisée de nuit qui pouvait s'avérer franchement trop fréquenté et bien peu romantique, du moins eu égard aux critères du XIX^e siècle. Par exemple, dans le roman de Nathaniel Hawthorne, *Le Faune de marbre* (1860), qui met en scène un groupe d'artistes expatriés à Rome, une visite du monument au clair de lune impose aux touristes de frayer avec une cohorte d'autres visiteurs qui flirtent et jouent à cache-cache, au milieu des rires et des éclats de voix, sous la pénombre de ses arches. Hawthorne nous présente là le tableau saisissant d'un tourisme abêtissant. Un groupe chantait (aviné, sommes-nous censés imaginer) sur les marches de la croix érigée au centre de l'arène ; un autre, composé d'Anglais ou d'Américains, suivant les instructions du *Handbook* à la lettre et « se soumettant à l'inévitable visite au clair de lune », était monté jusque sur le parapet et « s'extasiait de visions enchanteresses qui étaient celles de Byron et non les leurs ». Aucune chance, en l'occurrence, de contempler silencieusement ces merveilles.

En même temps, on pouvait juger contrariant qu'à certains égards, les possibilités commerciales du monument n'aient pas été suffisamment exploitées. L'immense variété d'espèces florales qui avaient colonisé les moindres



2. Un souvenir du Colisée. Cette carte postale touristique du milieu du XIX^e siècle montre les sanctuaires du chemin de croix sur le pourtour de l'arène et (dans l'ombre) la croix centrale.

recoins du Colisée (on en dénombrait bien plus de 400 variétés différentes, selon l'étude la plus systématique) en constituait l'un des joyaux, jusqu'à ce que les lieux soient agressivement désherbés et nettoyés, en 1871 (ill. 30). Pourquoi diable, se demandait l'édition de 1843 du *Handbook*, n'en tirait-on pas davantage de profit ? « Avec autant de matière pour créer un *hortus siccus* [une collection de fleurs séchées], il est surprenant que les Romains n'en composent pas des assortiments complets pour les mettre en vente, sur le modèle des herbiers hévétiques ; nous ne saurions imaginer souvenir du Colisée qui fasse plus plaisir au voyageur. »

Mais l'ensemble de ces récriminations demeuraient bien accessoires comparées au problème central auquel était confronté le visiteur un tant soit peu éclairé sur l'histoire de l'édifice. Comment pouvait-on faire concorder la magnificence du bâtiment, l'ampleur et l'impact de ce qui en subsistait, avec sa fonction originelle et avec les souvenirs des combats sanglants des gladiateurs et des martyres chrétiens dont ces arènes avaient été le théâtre ? Le *Handbook* éludait le problème avec une brève allusion où perçait la gêne, sans même explicitement évoquer le carnage de vies humaines auquel on avait donné libre cours dans l'enceinte du Colisée : « Les spectacles de gladiateurs qu'accueillit ce site pendant près de quatre cents ans sont matière à histoire, et il n'est pas nécessaire de s'y attarder davantage, si ce n'est pour souligner que lors de l'inauguration du bâtiment par Titus, 5 000 bêtes